

*L'espoir des
Bergeron*

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Tremblay, Michèle B. (Bergeron), 1953-

L'espoir des Bergeron

Sommaire : t. 1. Un bel avenir.

ISBN 978-2-89585-793-8 (vol. 1)

I. Tremblay, Michèle B. (Michèle Bergeron), 1953- . Bel avenir II. Titre.

PS8639.R453E86 2016 C843'.6 C2015-942429-1

PS9639.R453E86 2016

© 2016 Les Éditeurs réunis (LÉR).

Illustration de la couverture : Sybiline

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada | **Canada**

Édition :

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :

PROLOGUE

prologue.ca

Distribution en Europe :

DILISCO

dilisco-diffusion-distribution.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2016

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

M I C H È L E B .
T R E M B L A Y

*L'espoir des
Bergeron*

1. Un bel avenir



LES ÉDITEURS RÉUNIS

Ma mère a failli ne jamais voir le jour. Je ne serais donc pas née, ni mon fils, ni mes petits-enfants. En fait, ma famille entière n'existerait pas, frères, sœur, oncles, cousins, cousines, neveux et nièces. C'est ainsi qu'on peut penser que le destin signifie vraiment quelque chose et que, lorsqu'il se déploie, les événements surgissent, se bousculent, s'amplifient pour que ce qui ne doit jamais arriver n'arrive jamais afin que ce qui doit nécessairement survenir puisse réellement survenir.

Chapitre 1

18 janvier 1923, Chicoutimi, Québec

— Ti-Louis! Lève-toi!

En bas de l'escalier, Georges Bergeron tend l'oreille. Pas un son. Il monte une dizaine de marches et lance d'une voix forte :

— Ti-Louis! Mon garçon! Y est cinq heures et demie! C'est le temps de te lever.

— OK papa, je me lève, répond Louis, tout heureux de sortir enfin de son lit.

Réveillé depuis deux heures, il a amplement eu le temps de repenser à tout ce qui s'en vient pour lui. Tout se bousculait dans sa tête. Le voyage en train ce matin même avec la famille jusqu'à La Malbaie, son grand mariage dans deux jours avec la fille cadette de l'architecte Warren, le voyage de noces à Montréal et aux États-Unis, la première rencontre avec la belle Angéline, le premier baiser, les fréquentations, la grande demande, en boucle, dans l'ordre et dans le désordre, toute la nuit.

— Enfin, on passe à l'action! s'exclame-t-il en revêtant un épais chandail de laine par-dessus son pyjama, ainsi que de grosses pantoufles de mouton.

Il faut dire que c'est froid au deuxième étage, surtout quand janvier fait descendre le thermomètre à moins trente degrés Fahrenheit comme cette nuit. La grosse fournaise centrale a beau alors fonctionner au maximum de sa capacité, elle peine à chauffer les huit chambres à coucher de cette grande maison qu'il habite encore avec ses parents et sa sœur cadette. Surtout sa nouvelle chambre, éloignée des autres, qu'a fait construire son père juste pour lui et sa femme, un genre de rallonge de vingt-cinq pieds de long bâtie au-dessus des magasins du rez-de-chaussée. *On installera une petite fournaise à notre retour*, se dit-il en pensant à sa fiancée qui n'appréciera sûrement pas de geler ainsi jusqu'au printemps. Déjà que l'idée de rester avec ses beaux-parents n'allait pas de soi au départ pour elle, *il ne faudrait pas qu'elle prenne la maison en grippe*, se dit-il en se dirigeant vers la salle de toilette à l'étage.

Pendant ce temps, dans la cuisine, Georges dépose du petit bois dans le poêle avec quelques feuilles de papier journal en boule. Il gratte ensuite une allumette qu'il jette à l'intérieur avant de refermer le rond à moitié.

— Ah! Ça va faire du bien un peu de chaleur! s'exclame-t-il en se frottant les mains au-dessus du poêle.

Depuis le matin, il se sent presque aussi excité que son fils. Ce n'est pas lui qui se marie après-demain, mais c'est tout comme. Son Ti-Louis! Il faut dire qu'à vingt-huit ans, ce n'est pas trop tôt. Lui, au même âge, il était déjà père de cinq enfants et en voie de devenir indépendant de fortune. Il redresse la tête, se rappelant ses exploits: l'achat de vastes terrains en plein centre-ville de Chicoutimi, juste à côté de l'hôtel de ville, la construction de plusieurs maisons à revenus. L'acquisition d'un autre grand terrain donnant sur la rue Racine au coin

de l'avenue Morin et la construction d'une grosse maison de trois étages toute en briques, avec une épicerie et plusieurs magasins au rez-de-chaussée. Et c'est sans compter tout le reste ! Des terres en surplomb de Bagotville qui lui sont restées du temps où il y possédait une fromagerie, des terrains et des maisons à Québec près de la Grande Allée, quelques reprises de banque. Ça vaut de l'argent ça, là ! À quarante ans, se souvient-il, il ne lui restait plus qu'à encaisser.

Georges soulève le rond du poêle et y ajoute une belle bûche d'érable bien sèche. Il sent les flammes lui lécher les bras :

— Bon ben, le feu est ben pris astheure.

Il sourit en lui-même en repensant à Ti-Louis, à qui il ne peut s'empêcher de se comparer. Tout a toujours été si facile pour lui. Une vraie jeunesse de riche ! Le cours classique, les cours d'anglais, les beaux vêtements, les voyages ici et là, quelques folies de jeunesse, l'insouciance. *Faut croire que l'mariage va y donner c'qui y manque*, se dit-il.

— Emma ! Où ce que t'es ? fait-il en se dirigeant vers la table.

La voix de sa femme lui parvient du fond de leur chambre à coucher, à l'autre bout de la longue cuisine :

— Je finis les bagages pis j'arrive.

— OK. Prends ton temps ! J'vas fumer une pipe en t'attendant.

Il s'assoit et sort sa blague à tabac et sa pipe de sa poche. Lentement, il bourre le fourneau avec son pouce, prend son briquet et l'allume en aspirant deux ou trois bonnes bouffées.

À soixante-quatre ans, il ne fait pas son âge. Plutôt bel homme, le teint assez foncé, grand, encore droit et vigoureux, il dégage un dynamisme contagieux qui l'a favorisé plus d'une fois dans ses affaires. *Quand je pense qu'y vont revenir toué deux vivre icitte avec nous autres*, se dit-il une fois encore, *c'est quasiment trop beau pour être vrai*. Il sourit. Son Ti-Louis, avec sa femme, dans sa maison... Il reste là un moment à fumer, satisfait. *Mais ça va t'être le temps que j'y en donne plus à faire si je veux qu'y prenne la relève*, se dit-il, *collecter les loyers, payer les taxes, faire les comptes au jour le jour. J'serai pas toujours là*.

— Pis papa, comment tu trouves ça, marier ton garçon ? lance Louis avec bonne humeur en entrant dans la cuisine.

Mince et élancé, Louis paraît plus grand qu'il ne l'est. Il porte ses cheveux presque noirs lissés vers l'arrière, laissant ainsi son large front dégagé. Ses traits sont bien dessinés. Nez aquilin assez fort, mâchoire large et carrée avec une belle fossette au milieu du menton, grands yeux bruns légèrement cachés derrière de petites lunettes, il possède un charme certain dû en partie à son expression joyeuse et communicative. Taquin, il s'assoit à table devant son père :

— Hen papa ? Comment tu trouves ça, marier ton garçon ?

— Ben t'es pas le premier, t'sais ben, rétorque-t-il, la pipe entre les dents. Bon-yenne Ti-Louis ! J'en ai neuf enfants pis ça fait sept que je marie, tu devrais le savoir. Tu comprends ben qu'j'ai l'habitude, depuis quasiment vingt ans que ça dure, ces histoires de mariage-là.

— Oui, mais là c'est pas pareil ! C'est mon mariage à moi.

Il se met à rire, excité, avant d'ajouter :

— Où ce qu'y est maman ? demande-t-il.

— Dans chambre avec Tetitte. Y finissent les bagages.

— Bon ben, j'vas aller voir en avant comment ce qu'y fait dehors.

Louis se lève et se rend d'un pas décidé à l'avant de la maison. Deux pauvres lampadaires éclairent faiblement la rue. *Pas moyen de voir grand-chose, y fait encore noir comme chez le diable*, se dit-il en s'éloignant de la fenêtre. En tout cas, au moins, il ne neige pas. Il pense au long voyage qui les attend, en train pour la journée, et encore toute la soirée.

— C'est toute une aventure que j'vas vivre, moi, là ! déclare-t-il, fier de son coup, en revenant dans la cuisine. Me marier, comme ça, en plein hiver à Malbaie.

— Ça s'est pas vu souvent, ça c'est çartin, lui répond son père en déposant sa pipe éteinte sur la table.

— Oui mais papa, imagine comme c'est extraordinaire ! s'exclame Louis, les yeux brillants.

— C'pas à cause, mon garçon, rétorque son père en pensant au trouble de se rendre jusque-là en famille en plein mois de janvier. Pour être pas ordinaire, ton affaire, c'est pas ordinaire pantoute.

* * *

Juste à côté dans la chambre, Emma s'active. À soixante-sept ans bien sonnés, mère de neuf grands enfants et de nombreux petits-enfants, elle fait montre encore de beaucoup

d'énergie. Bien que ses traits se soient épaissis et que ses cheveux aient blanchi avec les années, il émane toujours d'elle un peu de cette grande beauté qu'elle possédait dans sa jeunesse. Fille d'un cultivateur du rang Saint-Thomas, à Chicoutimi, elle avait alors une grâce peu commune. Forme du visage carrée, front haut et large, bouche et nez parfaits, menton arrondi et cou délicat, c'étaient surtout ses yeux verts en amande qui accrochaient les regards et qui les retiennent encore aujourd'hui. Sa fille Alma, que tout le monde appelle Tetitte, est à ses côtés. Elle est la dernière fille de la famille : de là lui vient son surnom. Tetitte est une jeune femme qui, sans être jolie, possède tout de même certains attraits. Elle a hérité du nez busqué des Bergeron, mais son beau front large et ses grands yeux bruns rayonnent de bonté. Levées toutes les deux pratiquement en pleine nuit, Tetitte et sa mère terminent tout juste les bagages.

Faut rien oublier, se répète Emma en pliant avec soin les tenues pour la noce : sa jolie robe en organdi d'un beau beige rosé, son collier de perles, ses bas, ses souliers chics achetés chez Lessard en haut de la côte, son étole de fourrure, l'habit de son Ti-Louis, fait sur mesure par un tailleur de Québec, ses souliers, chaussettes, mouchoir, cravate, chapeau, le beau costume de laine bleu de Tetitte, très chic, qu'elle s'est tricoté elle-même, l'habit presque neuf de Georges, sans oublier tous les accessoires et les vêtements moins chics de tous les jours, des bas et des souliers plus confortables pour tout le monde, des vestes de laine et des châles pour le soir, des chapeaux pour toutes les occasions, des foulards.

— Ah ! Ça finit pus ! s'exclame-t-elle à voix haute.

— On en apporte toujours trop, hen maman! T'arrives avec des valises pleines de linge, pis en fin de compte tu passes quasiment toute le voyage avec la même robe su'l dos!

— Ça c'est vrai! approuve sa mère. Mais c'est que tu veux qu'on fasse? Faut tout prévoir! Pis l'hiver aussi, c't'affaire! Ça prend encore plus de toute... Je me demande ben pourquoi y ont pas attendu au printemps, bourrasse-t-elle.

— Mais maman, toute a été faite dans l'ordre! Les fiançailles, la publication des bans dans les deux paroisses.

— Ben oui, ben oui, j'sais tout ça. Ce que je veux dire, c'est que c'est ben du trouble un mariage à Pointe-au-Pic en plein hiver. Je me demande juste ce qu'y ont pensé... Peut-être ben qu'y ont pas pensé pantoute en fin de compte, marmonne-t-elle.

— Ça va être ben mieux quand ça va être mon mariage à moi, hen maman! Au mois d'août, icitte même à cathédrale, dans notre paroisse à nous autres.

Tetitte regarde sa mère, cherchant son approbation.

— C'est sûr que l'été, c'est plus facile, plus plaisant... Mais ça sera pas si plaisant que ça quand tu vas t'en aller le soir même pour rester à Montréal avec ton mari.

Emma soupire. Elle se sent triste tout à coup. Ah! Elle a bien vu trois de ses cinq garçons partir au loin – deux en sont revenus, que Dieu en soit béni jusqu'à la fin des temps – mais une fille, sa petite dernière à part ça, on dirait que c'est pire de la voir quitter la place. Et puis, on dirait qu'elle ne peut s'empêcher de repenser aux cinq beaux enfants qu'elle a

perdus, deux petites filles quasiment en même temps en 1891, puis trois autres quelques années plus tard sur une période rapprochée encore une fois. Elle hausse les épaules. *C'est qu'tu veux qu'on fasse? Un malheur ne vient jamais seul... Nos enfants nous sont prêtés, disent les curés pour nous consoler. Mais ça empêche pas la peine. Ça l'empêche pas pantoute. Même après vingt-sept ans!*

Voyant sa mère si affligée tout à coup, Tetitte tente de la reconforter :

— À cause maman que t'es triste de même? Chus là, là! Pis j'vas revenir tellement souvent qu'tu vas venir ben tannée d'me voir.

D'un rire nerveux elle enlace sa mère, qui se force un peu à sourire. Chassant d'un mouvement de tête ses idées noires :

— Bon ben envoie d'abord! commande Emma. On finit les bagages pis on s'en va se mettre au déjeuner. Ça presse.

Après bien des efforts, elles réussissent enfin à tout entasser dans le grand coffre en n'oubliant pas de préparer une valise à part pour le voyage de noces de Louis.

— On arrive! crie-t-elle à son mari.

En entrant dans la cuisine, elle se dirige immédiatement vers la glacière :

— Bon ben, c'est que vous diriez de ça si je vous faisais une omelette à matin?

Sans attendre la réponse, elle sort des œufs et une pinte de lait de la glacière.

— Tetitte! Viens m'aider à faire le café!

Celle-ci accourt aussitôt pour aider sa mère. Louis se lève lui aussi, par habitude. Il adore faire rôtir des tranches de pain sur le poêle.

— Non, non, pas toi Ti-Louis, pas à matin. Tu vas te marier, faut que tu fasses attention.

— Ben là maman, je me casserai pas un bras en faisant cuire des *toasts*, ironise-t-il.

— Bon OK d’abord, tu peux faire les *toasts*, mais fais ben attention de te brûler par exemple. Tu vois-tu ça, toi, fier comme t’es, te marier avec un pansement su’a main !

Ils se mettent à rire. Ils sont bien ensemble tous les quatre. Emma ne peut s’empêcher de penser que la prochaine fois, il y aura Angéline avec eux. *Ce sera différent, c’est certain!* Elle fait le service et s’installe à la table. Chacun se met à manger avec appétit.

— C’est bon ton omelette, maman. Tu vas-tu m’en faire encore quand j’vas être marié ?

Louis regarde sa mère avec affection.

— Ah ! Ti-Louis ! dit-elle en lui tapotant doucement le bras. T’sais ben que j’vas être encore ta mère. Pis on dirait que t’oublies qu’on va vivre encore ensemble dans même maison comme astheure.

Emma s’arrête un moment de manger et regarde son fils :

— Ben, la vie va quand même changer un p’tit brin c’est sûr, concède-t-elle. Va falloir que ta femme aille sa place icitte dans. C’est important, hen Georges ?

— C'est sûr! acquiesce ce dernier. Mais y a pas de quoi s'énarver quand même! Toute ça, ça va se faire tranquillement pas vite.

Il regarde par terre quelques secondes.

— J'vas te dire moi, ton père, ce qui est le plus important, reprend Georges avec assurance en relevant la tête. Ta mère c'est ta mère, pis ta femme c'est ta femme. Si t'oublies pas ça, toute va ben aller.

Tetitte, qui s'en va sur ses vingt-six ans, se sent à l'avance protectrice envers sa future belle-sœur de seulement dix-huit ans :

— Moi, chus tellement contente qu'a s'en vienne vivre icitte! s'exclame-t-elle. A va t'être comme ma petite sœur. Pis jusqu'à temps que je me marie, j'vas l'aider pour qu'a soit ben avec toi pis avec toutes nous autres.

Elle soupire avant d'ajouter :

— J'ai juste trois grandes sœurs, pis sont parties depuis tellement longtemps de la maison...

Emma se lève, inquiète tout à coup. C'est bien beau tout cela, mais aura-t-elle encore sa place, elle, la mère, dans sa propre maison? Elle ramasse les assiettes.

— Bon bon, c't'assez là, la parlotte à matin, faudrait surtout pas manquer le train. J'vas faire la vaisselle. Vous autres, allez vous préparer! Ça presse!

Georges est vite debout lui aussi.

— Inquiète-toi pas, ma femme ! Tu me connais, j'ai averti le gars qu'on serait là à bonne heure. Au pire, on est du monde important, y vont nous attendre.

— Peut-être ben important, mais oublie pas que la ponctualité est la politesse des rois, déclare-t-elle en rinçant son poêlon.

Elle se tourne vers son mari.

— J'y pense là, ça va ben nous prendre deux machines pour se rendre à gare. Peut-être ben trois. Marie-Louise pis Aimé partent aussi à matin. Y comptent su nous autres pour passer les prendre. Y a Edgar aussi qui embarque à matin. Y vient tout seul, Bertha est encore enceinte, pis a peur d'être malade dans le train. A dit qu'y faut ben que quéqu'un garde les enfants. Bonté divine ! Pour moi, ça va nous prendre trois machines.

— Arrête de t'énarver d'même ma femme, tu m'étourdis. T'sais ben que j'ai toute arrangé. Y a un taxi qui va aller les prendre. Avec nous autres, deux machines, ça va être en masse. Quelle heure qu'y est, là ?

— Quasiment six heures et demie.

— Bon ben, c'est dans une demi-heure à peu près qu'y vont arriver. J'vas rappeler, en cas...

Il se dirige vers le téléphone et prend l'acoustique.

— Allô ! hurle-t-il à l'opératrice. Passez-moi le stand de taxi. Ouais ouais, j'attends. Allô ! hurle-t-il à nouveau. C'est Georges Bergeron qui parle...

Il écoute quelques secondes.

— Ouais, deux machines, c'est sûr que ça va prendre au moins ça. OK, tout est ben beau de même. On va vous attendre...

Il raccroche.

— J'avais déjà tout arrangé, comme je vous le disais tantôt, pavoise-t-il. Pis on est chanceux, à part de ça. Comme y dit le gars du taxi, y fait beau à matin. Pas de neige, pas de tempête, pas de vent. On aura pas de misère avec le train.